

Lausanne

Un nouveau théâtre où Russes et Ukrainiens créent ensemble

Ce dimanche, Boulat Okoudjava sera mis à l'honneur au Théâtre de l'Imprimerie, par une communauté qui veille à sauvegarder l'essentiel en dépit de la guerre.

Catherine Lovey

C'est soir de répétition, en ce vendredi d'avril, au 12, chemin de Malley, à Lausanne. Des femmes et des hommes arrivent en ordre dispersé, parfois accompagnés d'enfants.

Ils prennent place autour d'une longue table, sortent différents types de guitares et d'ukulélés. Une bouilloire passe de main en main, l'eau chaude tombe sur des sachets d'un thé noir très épicé, relevé de cardamome. On accorde les instruments, commence à fredonner «J'enfourrai un pépin de raisin bien au chaud sous la terre [...]. Convierai mes amis, le cœur plein de tendresse sincère.» Des paroles écrites par un formidable poète, Boulat Okoudjava, fêté dimanche.

Le Théâtre de l'Imprimerie a souhaité marquer les 100 ans de la naissance de cet artiste célèbre. Son enfance fut rude, à Moscou, auprès de sa grand-mère, tandis que son père d'origine géorgienne était «purgé», et sa mère arménienne envoyée dans un camp. «On le compare souvent à Georges Brassens, mais en réalité, ses chansons sont plus universelles, elles ne tirent pas du côté de la grivoiserie ou de la contestation politique. Avec Okoudjava, on peut créer un espace où chacun se sent en paix», décrit Natalia Balachova.

Un mélange inattendu

La directrice artistique de ce lieu inédit est elle-même une auteure-compositrice-interprète qui a donné beaucoup de concerts, notamment en Suisse romande. Depuis six ans, elle entraîne une communauté très diverse à créer des spectacles où se mêlent art théâtral, chant, danse, poésie, mais aussi fabrication de décors, quitte à utiliser des bouts de ficelle.

Autour de la table et sur scène, dans cet espace de quelque 160 mètres carrés, s'activent des enfants, des parents, grands-parents, et aussi des personnes isolées ou réfugiées. Les nationalités sont elles aussi diverses: russe, ukrainienne, bié-



Julia Flyagina (à g.) et Natalia Balachova ont créé ce lieu où se mêlent les arts et les générations. PATRICK MARTIN

lorusse, kazakh, française, suisse, etc. Un mélange inat-

tendu, en cette époque de rejets brutaux entre les communautés.

Théâtre flottant

● Mouvementée, l'année 2022 a marqué un tournant pour le Théâtre de l'Imprimerie. Les deux directrices ont décidé d'arrêter le travail en cours autour des fables de Krylov pour se lancer dans une aventure collective. Le choix s'est porté sur les Moumines, personnages créés par la Finno-Suédoise Tove Jansson qui ressemblent à de petits hippopotames poilus. Julia Flyagina a adapté l'un des volets de l'œuvre, «L'été dramatique»: «On s'est rendu compte qu'on était exactement dans la situation de naufrage qui y est décrite, obligés de

quitter nos maisons pour arriver dans un endroit très bizarre qui se trouve être un théâtre.» Et Natalia Balachova de décrire: «Des gens arrivaient au fur et à mesure, sont restés, ou repartis après quelque temps. Une femme venue de Donetsk nous a dit: «J'ai 65 ans, est-ce trop tard pour monter sur scène?» Nous avons fabriqué des personnages ensemble, enfants, adultes, et nous les avons animés.» Cette notion de flottement, à l'image d'un morceau de bois emporté par les eaux, demeure désormais au centre de l'approche à l'Imprimerie.

Ce petit miracle a été rendu possible le jour où deux femmes russes installées en Suisse sont entrées dans cette imprimerie de la banlieue lausannoise. C'était en juin 2019. De lourdes machines à l'ancienne occupaient alors l'espace. Les visiteuses n'en ont pas moins eu l'impression que leur projet un peu fou, mais très réfléchi, pourrait se concrétiser dans ce lieu. L'imprimeur arrivait à la retraite, après l'avoir occupé durant vingt-cinq ans.

«Le nom s'est imposé, Théâtre de l'Imprimerie; notre activité autour des textes et de la transmission ne cassait en rien le lien entre le passé et le futur», explique Julia Flyagina.

Diplômée de l'Université Lomonossov de Moscou, la directrice générale s'occupe aussi des aspects littéraires, jonglant entre le français, le russe et l'anglais. De son côté, Natalia Balachova rappelle que son envie était «de faire

naître un théâtre en famille, afin que parents et enfants puissent développer un autre type de relation». Une famille ouverte, accueillant quiconque souhaite s'y engager, depuis l'ouverture des portes en automne 2019.

Double coup du sort

Après le bel élan de départ, le sort s'est acharné. La pandémie de Covid-19, d'abord. Puis la catastrophe de février 2022, avec l'attaque de l'Ukraine par la Russie: «Ce fut un choc; la veille on regardait Poutine qui disait des choses affreuses, mais pas au point de nous laisser imaginer qu'il attaquerait», se remémore Julia Flyagina. Aussitôt, elle fabrique des pancartes «Non à la guerre» et se rend, avec ses deux enfants et sa mère, faire le piquet devant le consulat russe de Genève: «Le garde nous a chassés en disant que nous n'avions pas le droit de rester là.»

Très vite, les Russes de l'Imprimerie ont décidé de se réserver le droit de représenter leur culture comme ils l'entendent. «C'est le seul territoire qui nous reste, relève Julia Flyagina. Cela n'a pas toujours été facile. Avant la guerre, la question de nos origines n'avait pas vraiment d'importance, et puis tout à coup, ce fut la haine. Notre groupe a d'ailleurs perdu deux familles ukrainiennes.» D'autres sont restées et d'autres encore sont arrivées du pays bombardé.

Au théâtre, chacun s'est engagé: aide à la traduction auprès de l'Établissement vaudois d'accueil des migrants, fourniture de matériel et mise sur pied de cours de français gratuits pour celles et ceux qui fuyaient la guerre. Aujourd'hui, des cours d'art, de musique et de littérature continuent d'être gratuits pour les personnes réfugiées.

Nouveaux projets

Après tant de vents contraires, l'Imprimerie apparaît plus vivante que jamais. Ce théâtre est un lieu privé, financé par ses fondateurs, à quoi s'ajoutent de petits revenus provenant des cours payants et des spectacles qui se font sur invitation et parfois au chapeau. Les deux directrices ont une ambition: «Élargir le spectre des activités, accueillir aussi des artistes de toutes disciplines, suisses et étrangers.»

Cette volonté de s'ouvrir davantage, dans la limite d'une jauge de 50 places, requiert de correspondre aux exigences légales en matière d'accueil, notamment. Julia Flyagina s'y emploie depuis quelques mois. L'énergie est là. Natalia et Julia n'oublient pas pourquoi elles ont un jour franchi le seuil de cette vieille imprimerie sur le point de fermer. Autour d'elles, il y a beaucoup de visages, petits et grands, pour leur dire à quel point elles ont eu raison.

Lausanne, Théâtre de l'Imprimerie, di 5 mai (17 h).

www.theatredel'imprimerie.ch

Marlene Monteiro Freitas fait un double retour à Vidy

Danse à Lausanne

«Guintche» ce vendredi, puis «Ôss» dans trois semaines: l'artiste cap-verdienne a les honneurs du théâtre au bord de l'eau. Rencontre.

Ses «Bacchantes - Prélude pour une purge» avaient marqué les esprits au Théâtre de Vidy en 2019, tout comme «Mal» en 2021 à La Bâtie. La danseuse et chorégraphe Marlene Monteiro Freitas est à l'affiche de deux spectacles ce mois de mai à Lausanne: «Guintche» à voir encore ce vendredi, puis «Ôss» dans trois semaines. Deux occasions de se laisser aspirer par l'univers vibrant de l'artiste cap-verdienne, dont la carrière a été saluée d'un

Lion d'argent lors de la Biennale de danse de Venise en 2018.

Protège-dents rouge vif aux airs de lèvres augmentées qu'elle mâche et dresse à l'envi tel un bec, boa de plumes violet qui s'agite au rythme syncopé de ses hanches: c'est tel un oiseau, à moins qu'il ne s'agisse d'un clown ou d'une diablesse issue d'un monde imaginaire, qu'elle apparaît dans la première pièce. Un solo créé en 2010 et repensé depuis avec deux batteurs live.

Pieds vissés au sol, le corps vibre, tremble, les yeux s'exorbitent dans une explosion ravageuse d'émotions. La colère, la tristesse, la détresse, la jouissance, d'autres peut-être...

Peut-être, car l'artiste née à São Vicente en 1979 décrit chacune de ses pièces - il y en a eu



Marlene Monteiro Freitas. JOSÉ CALDEIRA

une dizaine depuis ses débuts en 2005 - comme un langage aux multiples possibilités de lecture, l'aboutissement d'un long travail de digestion. «À chaque spectatrice, chaque spectateur d'y projeter ses images, ses désirs», glisse-t-elle assise dans le hall de cet hôtel lausan-

nois, dans une douceur qui tranche avec l'énergie burlesque déployée sur scène.

«J'aime l'idée qu'une pièce permette à ses interprètes et au public de parler le même langage durant une, deux heures. Même si chacune de mes pièces est très écrite, il y a une part d'inconnu dans ce qui peut se passer une fois franchies les portes du théâtre. On est en quelque sorte livré à cette rencontre», explique-t-elle dans un français fluide, travaillé au fil des projets menés dans l'Hexagone.

Traduire le monde

Débordante, saturée, radicale, «Guintche» crie cette recherche de partage, cette envie d'empathie, jusqu'à la plainte. «Là où l'image d'une plongée en profondeur me vient pour évoquer le tra-

jet de création de «Ôss» (ndlr: joué par la compagnie madérienne *Dançando com a Diferença, composée de personnes en situation de handicap*), je conçois davantage «Guintche» comme un vol libre, sans la nécessité d'un rapport de causalité entre les éléments, mais avec une place donnée à cette rencontre», décrit-elle.

Mieux, l'association de ce qui semble se contredire l'attire: «C'est lorsqu'il y a possibilité que des choses contradictoires se frottent et se confondent que naît mon émotion, sur scène mais aussi dans la vie, lorsque je vois un sourire mélancolique par exemple...»

Une sensibilité que l'art chorégraphique lui permet d'extérioriser: «Cela m'aide à traduire ce que j'apprends du monde. Il ne s'agit pas seulement des mouve-

ments, mais aussi de la musique, des lumières, des costumes, tous ces éléments qui s'ajoutent et se développent touche par touche.»

Un travail qui peut se poursuivre sur des années, comme en témoigne le solo joué au théâtre au bord de l'eau: «Chaque pièce est écrite de manière très détaillée, mais je pense justement que c'est dans cet infiniement petit que l'on peut trouver de nouvelles libertés et les amener en plateau, confie Marlene Monteiro Freitas. C'est peut-être d'ailleurs pour ça que je pourrais encore jouer chacune de mes pièces des années!»

Lea Gloor

Lausanne, Théâtre de Vidy, «Guintche», ve 3 (20 h 30); «Ôss», ve 25 (19 h) et sa 26 (15 h). www.vidy.ch